



Julien Lafontaine Carboni, architecte DE, EPFL
 Paule Perron, architecte DE HMONP, HEAD – Genève, HES-SO

PÉNOMBRE SUR LES PLACES DE LA RÉPUBLIQUE

Plongé dans l'obscurité, l'œil déconstruit la perception des lieux connus. La pénombre permet de renégocier quotidiennement les interactions de ses habitant·e·x·s à travers l'expérience sensorielle d'un environnement bâti absorbé par l'atmosphère nocturne. Ici, nous nous intéressons aux lieux inconnus car invisibles, non contrôlables, potentiels d'interrogations des normes spatiales et sociales en vigueur, où les monstres et les détours émergent de la pénombre, combattus par les lumières de la ville. Des lieux extraits d'une société productive offrant des espaces d'imaginaires potentiels où d'autres formes d'interactions, de relations à l'autre et à son environnement naissent.

La place de la République à Paris, espace de vie tout aussi réel que symbolique, à priori connu grâce à la foule d'images qui la représentent, se transforme quotidiennement en un vide urbain aux multiples potentiels, et aux multiples injonctions. Si son aménagement a été repensé en 2013, nous l'interrogeons non pas comme l'œuvre d'un·x·e seul·x·e architecte, mais comme un lieu complexe, produit par diver·x·e·s actrices, et par des temporalités multiples, des agendas politiques, sociétaux, des détournements d'usages. C'est le lieu, assemblage de ces composantes, et sa nuit qui sont ici discuté·e·s.

La place telle que nous la connaissons aujourd'hui est le siège régulier de mouvements collectifs d'expression, de regroupement, d'organisations citoyennes nocturnes, un lieu de possibles respirations, de transformations des processus de subjectivation. Paradoxalement, elle est organisée depuis 1883 par la centralité de la statue des frères Morice, allégorie de la République, et symbolise le pouvoir institutionnel (Zask, 2018). D'abord pensée comme «les abords de la nouvelle caserne du Château d'Eau» (Alphand, 1856), Gabriel Davioud affirme en 1865, grâce à l'agrandissement de la place en collaboration avec le baron Haussmann, la grandeur symbolique de l'est parisien.

Tous les soirs, la place se transforme, les usages mutent, les passant·e·x·s et habitant·e·x·s du jour laissent place à ceux de la nuit. La fontaine s'assèche, les skateboards se font de plus en plus discrets, jusqu'à s'évanouir, les magasins ferment leurs portes, et pourtant, la place continue d'éblouir. Une trame régulière de candélabres du XIX^e siècle et de mâts lumineux contemporains, aidée par les feux de circulations et les enseignes des marques périphériques, éclairent presque uniformément ce vide central urbain devenu le théâtre potentiellement inquiétant des traversées solitaires, celles où l'on se sait vu mais où l'on ne peut pas voir.

Sa mise en lumière, résultant d'un processus à l'œuvre en France depuis Louis XIV (Jalon Oyarzun, 2016), prend part à un projet tout aussi architectural que politique, social, et légal : celui de rendre visible. Ce processus d'illumination permet aux classes bourgeoises et aristocrates (Koslofsky, 2011) de transformer les dangers de la nuit en espace-temps d'extension des plaisirs, des sociabilités, des business et des échanges, faisant coïncider les projets économiques d'une classe et les projets d'extension du pouvoir et du contrôle d'autres. Ces stratégies d'éblouissement coïncident aujourd'hui avec le projet néolibéral de design environnemental et comportemental (nudge). Il est justifié par une volonté de sécuriser l'espace public hostile, dont les femmes seraient les premières victimes.

Or, le développement de marches nocturnes militantes donne à voir la construction sociale de la nuit comme espace-temps du danger (Lapalud, Blache, 2019). Éclairer la place de la République est une promesse de sécurité et de visibilité fondée sur le prérequis d'une vulnérabilité essentialisante du corps féminin, contrôlant les puissances d'agir. Filmer la place de la République prolonge cette ambivalence, tout en augmentant la visibilité dans l'espace-temps diurne lui-même. Sous ce paradigme de la sécurité par éblouissement, la nuit urbaine et sa pénombre, qui permettent «aux potentialités de respirer» (Jalon Oyarzun, 2016), sont progressivement réduites et repoussées, laissant la place à un jour prolongé.

Si la vulnérabilité des corps est produite par les limites physiologiques de leurs organismes, un imaginaire occidental de la peur, de l'insécurité, de l'anormal, affecte inégalement la méfiance autour des habitant·e·x·s de la nuit. Un large spectre d'injonctions sous-jacentes (Butler, 1990) à cette représentation transgressive touche plus durement les corps minorisés, construisant des différences fondamentales dans la manière d'habiter son propre corps et de développer ses capacités dans l'espace (Young, 1980). Alors que ceux occupant l'espace public la nuit, sont, d'une manière ou d'une autre, représentatifs d'une forme de déviance dont la subversion est construite et entretenue par les pouvoirs publics (Candela, 2017), celles osant l'arpentage d'une extériorité nocturne sont confrontées à la culpabilité d'une prise de risque socialement établie (Lapalud, Blache, 2019). La nuit des espaces urbains amplifie la polarisation genrée et nous invite à questionner les dispositifs spatiaux institutionnels visant à la transformer.

L'espace-temps de la nuit peut être une extériorité radicale autant qu'une nécessité sociale d'ouverture du champ des possibles. Une place inconnue qui subsiste, mineure (Manning, 2019), au-delà de l'éblouissement, dans l'angle mort des caméras, à l'ombre d'un lampadaire défectueux, dans la pénombre d'une volée d'escalier. Une place inconnue également à l'échelle de nos peaux, où le toucher de la nuit permet de renégocier les injonctions, socialisations et normes qui plient sa surface. Une place inconnue où trouver cet en-dehors, dans lequel d'autres formes de savoirs, de solidarités et d'auto-défense sont possibles (Dorlin, 2017).

Des inconnues éblouies qui, le lendemain matin, laissent apparaître autour d'un banc, dans un angle de mur, sur le socle d'une statue, des inscriptions des col-leureuses, les traces des pas d'une danse improvisée, l'empreinte de spatialités mineures et fugitives, le sillage d'une subjectivité renégociée ●